

—Je n'en crois que la moitié, répliqua-t-elle. Le premier ministre peut fort bien le regarder comme un compère ; mais je doute qu'il voulût l'avoir pour compagnon.

COLLABORATION.

LES OFFICIERS DE LA GARNISON.—LEUR POLITESSE ET LEUR GALANTERIE !!!

Oh ! que c'est beau, que c'est élégant l'habit militaire ! Que c'est imposant une paire d'épaulettes ! que c'est respectable une longue épée au fourreau luisant qui retentit sur le pavé !... Oui ! tout cela est beau, élégant, imposant et respectable ; mais il faut que celui qui est revêtu des insignes de l'art militaire soit digne de les porter et capable de les faire valoir !

Quoi de plus insignifiant, par exemple, que de voir un enfant qui plie sous des épaulettes, et se barre les jambes avec une épée ? Quoi de plus ridicule qu'un guerrier de vingt ans qui prend le ton, les allures d'un vieux général, et se donne des airs d'autorité, d'importance ? Eh bien ! ce sont là pourtant les officiers que nous envoie la fière Albion : enfants prodiges dont les pères, dans leur sollicitude toute britannique, se débarrassent à tout prix ; mauvais sujets que la gracieuse et bienveillante Victoria reçoit au nombre de ses dévoués serviteurs et qu'elle envoie à ses bien aimés enfants du Canada pour les protéger et les défendre ! Oui, lecteurs, ce sont toujours ces héros en herbe que la bienvole ville de Québec reçoit en garnison, à chaque mutation dans l'armée anglaise ; toujours les mêmes drôles qui usent, chaque année, un surtout bleu ou un habit rouge.

Certes personne plus que moi n'estime, ne respecte la profession des armes, personne plus que moi n'admire un brillant uniforme ; mais mon estime et mon respect diminuent, mon admiration est muette à la vue d'un officier anglais, comme on en rencontre à chaque pas dans nos rues.

Léquel de vous, lecteurs, n'a pas eu quelque échantillon de la politesse de ces braves militaires qui battent les pavés de notre ville depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, et souvent même la nuit ? Laquelle de vous, lectrices, n'a pas eu des preuves de la galanterie de ces gentils damoiseaux qui vous regardent effrontément, vous adressent des sourires, ou des paroles impudentes qui vous font rougir, et vous laissent passer dans la boue pour ne pas salir leurs bottes ou se déranger un peu ?

Ces preux, si fiers d'une épaulette achetée à prix d'argent et qu'ils n'auraient peut-être ni le courage ni le talent de défendre, se croient des hommes d'une nature supérieure ; et regardant les états autres que le leur avec pitié, avec mépris même, ils insultent tous les jours l'honnête citoyen. Aussi ignorants des bienséances que de l'art militaire, ils vont par les rues, au nombre de deux, trois ou quatre, s'entretenant bruyamment, riant aux éclats et coudoyant les passants pour ne pas faire un pas en arrière ou de côté.

A présent, je vous le demande, que faudrait-il à ces grossiers soldats, dans ces occasions ?... Une bonne correction, n'est-ce pas ? qui leur ôtât l'envie de retomber dans la même faute. Mais on pardonne aux valets en considération de la maîtresse ! Bien que blessé des procédés malhonnêtes de ces chevaliers *non sans peur ni reproche*, le citoyen les laisse faire ce qu'ils veulent, est même plein d'égards pour eux quand ils n'en ont pour personne. Et pourquoi le citoyen est-il si poli envers le militaire ?... Ce n'est pourtant pas la crainte qu'il doit avoir d'une épée dont plusieurs de ceux qui la portent n'ont pas encore examiné la lame ; ce n'est pourtant pas la peur d'une balle que pourrait lui envoyer par la tête un de ces habiles